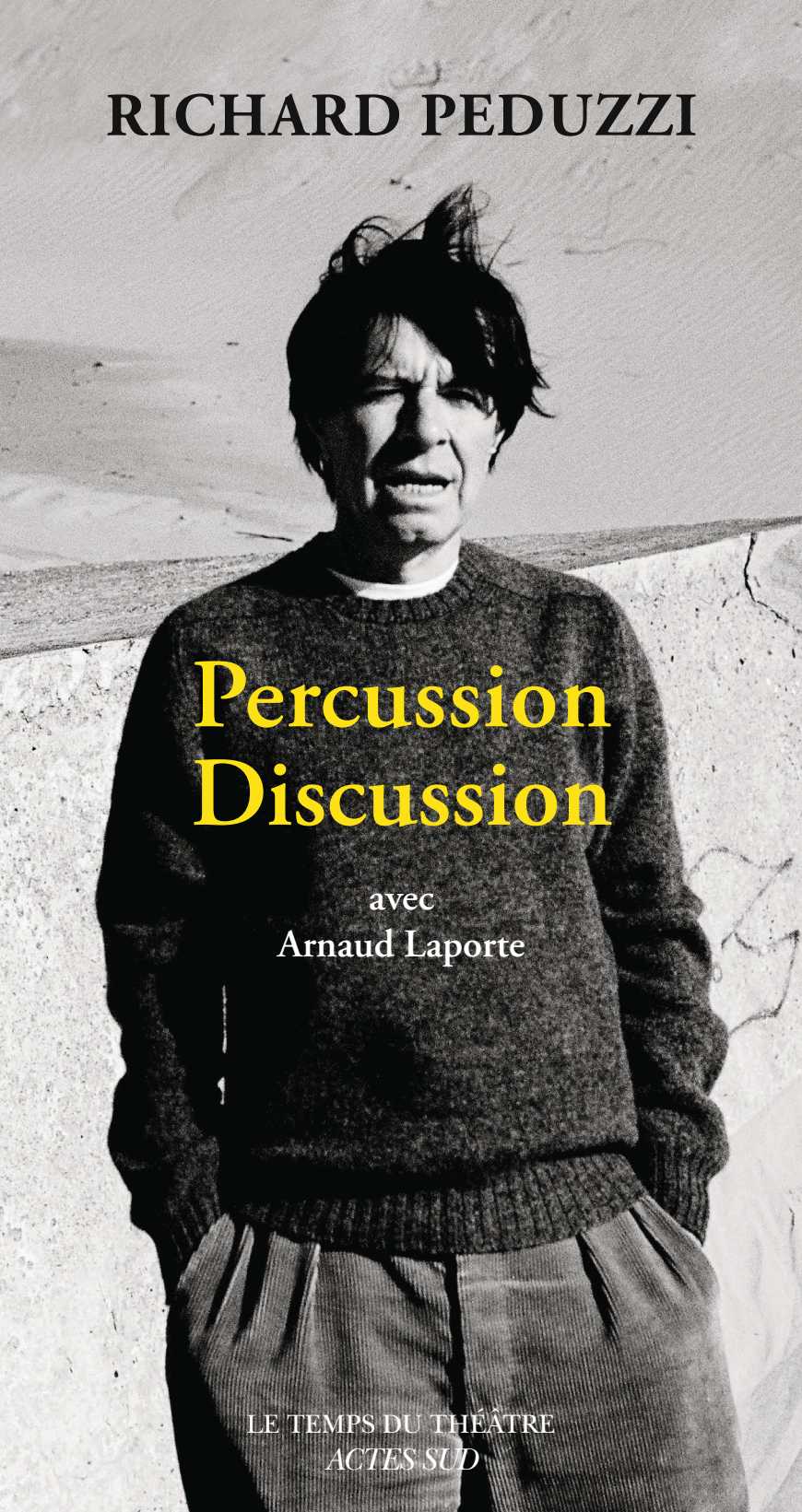
RICHARD PEDUZZI



Percussion Discussion

avec
Arnaud Laporte

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fermer les yeux, c'est l'invitation que le journaliste Arnaud Laporte propose à Richard Peduzzi pour l'accompagner dans une introspection sensible, qui dépeint la carrière du scénographe et sa trajectoire de vie.

Fermer les yeux, pour laisser place à l'imaginaire, pour agrandir son horizon, pour percevoir des teintes que l'œil ne discerne pas, pour se remémorer les parfums d'une ville quittée depuis longtemps, pour raviver le souvenir d'une mélodie qui chante une saison et fait danser ses couleurs, c'est le mouvement auquel se prête l'artiste, avec joie, sincérité et application.

Fermer les yeux, c'est les ouvrir plus grand sur une temporalité qu'il cherche à saisir, et qui lui échappe toujours, c'est en concevoir la perspective.

“LE TEMPS DU THÉÂTRE”

RICHARD PEDUZZI

Scénographe et peintre, Richard Peduzzi a signé, à partir de 1970, tous les décors des productions de Patrice Chéreau au théâtre et à l'opéra, ainsi que de nombreuses mises en scène de Luc Bondy. Il a été directeur de l'École des arts décoratifs (1990-2002) puis de la villa Médicis (2002-2008). En 2022, il reçoit le Grand Prix des Arts de Berlin – Arts du spectacle pour l'ensemble de son travail.

Arnaud Laporte est journaliste à France Culture. De 2011 à 2020, il anime et produit l'émission de critique culturelle La Dispute. *Depuis 2020, il reçoit des artistes dans* Affaires culturelles.

Direction éditoriale : Claire David



Également disponible en livre numérique

Photographie de couverture :
© Pénélope Chauvelot

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-19763-6

Richard Peduzzi

PERCUSSION DISCUSSION

Avec Arnaud Laporte

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD - PAPIERS

PRÉFACE

Je croyais avoir rencontré Richard Peduzzi pour la première fois à Rome, le 8 mars 2008, mais c'est en fait le 12 juillet 2004 que cette rencontre a eu lieu, et je pense aujourd'hui que j'ai voulu l'effacer.

En 2004, c'était à Nîmes, pour une grande émission spéciale que j'animais sur France Culture consacrée aux différents métiers dans le spectacle vivant. Richard était présent, en tant que scénographe bien sûr, mais si j'essaie de m'en souvenir aujourd'hui, je repense à un homme assez froid, gardant ses distances.

En 2008, j'étais venu à la villa Médicis, dont il était alors directeur, pour enregistrer avec lui une interview-portrait, toujours pour France Culture. Je marchais sur des œufs, puisque j'avais été prévenu qu'il ne goûtait guère l'exercice, et qu'il pouvait se montrer cassant. Avais-je alors oublié que j'avais déjà eu affaire avec lui ? Je ne saurais le dire.

Comme toujours, j'avais préparé plus que de raison l'entretien avec Richard : du gamin du Havre au directeur de la villa, du scénographe de Patrice Chéreau au directeur de l'École des arts décoratifs, je connaissais mon Peduzzi sur le bout des doigts. C'est ainsi que je conçois tous mes entretiens : en savoir le plus possible sur la personne en face de moi, non pas

pour la montrer, mais pour lui permettre de se raconter au mieux, de se sentir en confiance face à un interlocuteur averti de ce qu'elle voudra bien partager sur son parcours et la pratique de son art. Toujours est-il qu'il s'est passé là, lors de cette petite heure d'entretien, une chose rare, mais dont je suis certain. À la fin de l'enregistrement, nous étions devenus amis. Seize années plus tard, je ne peux que confirmer la véracité de ce sentiment.

Pour autant, Richard fait partie de ces amis qu'on peut ne pas voir pendant un an, voire deux – cela nous est arrivé –, mais avec qui, à l'instant même des retrouvailles, la conversation reprend, comme si nous nous étions quittés la veille. Je crois qu'il s'agit là de la marque d'une amitié véritable, de celles qui n'ont pas besoin de démonstration régulière, d'ostentation.

Cette amitié a connu des manifestations médiatiques ou publiques, souvent sur l'antenne de France Culture, mais aussi au Louvre, lorsque Richard m'invita à modérer une journée de colloque qu'il avait imaginée, ou lorsque Patrice Chéreau me demanda, alors qu'il était le Grand Invité du musée, d'animer une discussion entre lui et Richard, dans l'auditorium. C'était la première fois – et elle restera unique – qu'ils parlaient ensemble, devant un public, de ce lien si fort qui les a unis pendant quarante ans.

Notre amitié a connu ses moments privés, avec des balades à Rome ou à Paris, des dîners qui s'éternisent, pour parler, encore et toujours, des œuvres qui nous bouleversent, mais aussi de nos vies d'hommes.

Sur la base de cette amitié, Richard voulait, depuis de nombreuses années, faire un livre d'entretiens. Pas au sens traditionnel, mais plutôt sous la forme d'une conversation très libre, dans laquelle il pourrait se

laisser aller à livrer des parts de lui qu'il n'avait pas révélées, y compris dans les deux livres qu'il a écrits.

La conversation que vous vous apprêtez à lire est donc celle de deux amis, d'un maître et d'un passeur, d'un artiste et d'un amoureux des arts.

Comme l'écrit toujours Richard à la fin de ses messages ou de ses courriels : "À tout de suite !"

Arnaud Laporte,
journaliste à France Culture,
avril 2024.

À Patrice Chéreau

"La vie, d'abord, était un merveilleux tumulte où il s'agissait de faire entrer tout ce qu'on avait vu, tout ce qu'on avait lu, tout ce qu'on avait entendu, tout ce qu'on avait deviné… Elle devint une vision rapide entre deux éternités confuses, quelque chose de fugitif, d'impossible à jamais saisir, une illusion."

Elie Faure, *Histoire de l'Art, L'Art moderne I*.

FERMER LES YEUX [1]

J'aimerais bien, si tu es prêt à jouer le jeu, que tu fermes les yeux et que tu me décrives le ciel du Havre. Que vois-tu ?

Un jour, après être retourné au Havre il y a quelques années, j'ai été frappé par la vision d'un remorqueur qui venait de guider vers le large un paquebot transatlantique. Pendant que je levais les yeux, j'apercevais le ciel chargé de nuages de toutes les couleurs, se déplaçant lentement les uns vers les autres. De retour à Paris, je me suis mis à griffonner une sorte de remorqueur naïf surplombé de touches de peinture évoquant les nuages colorés qui avaient voyagé au-dessus de ma tête. En principe, le ciel du Havre, on le voit gris, on le voit nuageux, on le ressent pluvieux. J'ai toujours imaginé que Le Havre, la mer et son ciel, n'était pas en Normandie, que ce bloc était un îlot à part, à un endroit dans le monde, à la fois proche et loin de New York. Je ressens une véritable parenté entre ces deux villes, ces deux ports. Ce va-et-vient incessant de petits et gros bateaux venus du monde entier, cette circulation permanente, cette fuite vers l'océan, les inonde d'une infinité de couleurs et de lumières qui se croisent et se superposent. Ces deux villes semblent se tendre les

bras. Céline disait qu'il aimait se rendre au Havre, y passer quelques jours, s'asseoir sur une bitte d'amarrage pour regarder les bateaux, les inconnus partir et revenir. Je ne sais pas pourquoi mais, malgré toutes les expériences et les drames que j'y ai vécus durant mon enfance, je garde le souvenir d'une période empreinte de joie, d'évasion, de liberté. J'adore m'y promener, m'y perdre sans aucune nostalgie, avec l'impression d'un déjà vu, d'un déjà vécu gravé à jamais en moi. La vue du ciel, de la mer et de la plage au Havre me fait penser à Claude Monet et aux impressionnistes, à Albert Marquet et à Raoul Dufy, avec ses maisons rouges de Sainte-Adresse. Il y a quelques années, j'ai visité une exposition de jeunes photographes au merveilleux musée André Malraux. L'une des photos de Véronique Ellena, sur laquelle rien d'autre n'est capturé qu'un aplat bleu, un banc de sable, une femme debout jouant avec son enfant, est restée gravée dans ma mémoire. Cette photo incarne le calme, la lumière, la joie même et la contemplation. Ce ciel, ces nuages et ce brouillard, je continuais à les voir sous terre. Dans mon imaginaire, ils restaient le prolongement de mes rêves. Je me perds dans la confusion entre ces décombres, ces crevasses, tous ces trous dans lesquels je jouais et m'égarais, affolé, amusé, intrigué – et le ciel. De ces visions découle mon désir de liberté, autant que mes idées à combattre l'enfermement. On ne sait jamais exactement d'où viennent les idées, mais on le ressent. Dans mes décors, mes dessins ou mes peintures, les murs d'enceinte que je représente, avec leurs fenêtres aveugles encadrées de briques et de pierres, arborent presque toujours une transparence bleutée, des glacis de murs et de ciels. Dans la vie, nous naissons et renaissons à maintes reprises. Plusieurs fois, on

abandonne notre ancienne peau et on en revêt une autre. Restent tout de même les fondations de notre première naissance, qui est l'épine dorsale, celle qui dirige le bateau. Je vois la vie ainsi.

Le ciel du Havre, pour moi, c'est le cosmos. Ce n'est pas seulement un ciel, c'est une ère, une période. J'ai assisté à la reconstruction du Havre par les frères Perret, Auguste et Gustave. J'ai vu les chantiers et les nouveaux trous qu'ils faisaient dans les anciens, j'ai vu les gratte-ciel qui sortaient de terre. À l'époque, enfant, au cœur des ruines, face au défilé des bateaux, je me croyais en Amérique. Le Havre est un château de sable destiné à être rongé par la mer, le sel, les vagues. La dernière fois que j'y suis allé, je me suis aperçu que la ville était déjà un peu rouillée, que le ciment se dégradait. J'ai pensé que Le Havre était une ville qui, avec ses averses, ses orages, ses vents, était faite pour renaître de ses cendres, un lieu en constante renaissance.

Si nous restons au Havre un instant, quelles odeurs viennent chatouiller tes narines ?

Il y en a plusieurs. Ce sont les odeurs lointaines de mon enfance : celle des embruns de la mer, celle de la pourriture dans les décombres, et puis celle, artificielle, de propreté lorsque les habitants lavaient le trottoir à grande eau avec un produit appelé Crésyl. Paradoxalement, j'appréciais cette odeur et sa prétendue fraîcheur ; je la respirais comme une bouffée d'air frais. En réalité, il s'agissait d'un poison des plus nocifs.

Le Havre prend des couleurs et des odeurs différentes dans chaque quartier, que l'on se dirige vers Sainte-Adresse, le quartier Saint-François ou le quartier des Galions, zone dévastée où se tenaient les vestiges

de l'église Notre-Dame ravagée par la guerre, au pied de laquelle se trouvait le bar de mes grands-parents maternels. Il y avait là des odeurs d'alcool, de tabac froid et d'amour à la sauvette. À mes yeux, ces quartiers étaient des pays, des contrées différentes, j'y voyais des frontières où les gens vivaient tous de façon distincte. Ma maison dominait le terrain vague, là où j'avais connu André, mon géant noir, avec lequel je jouais dans les décombres, là où personne n'osait s'approcher des autres. Chacun avait peur, ressentait un danger. Et puis, de l'autre côté de la rue, il y avait les marins qui claquaient leur fric pour se saouler avec les filles.

Le Havre, c'est aussi l'odeur de la brume. Je pense à Van Gogh quand il dit que les couleurs ont des odeurs, et qu'il se mettait à plat ventre dans la forêt pour mieux sentir la terre et l'odeur des feuilles. Il essayait de comprendre le jaune et le brun, les couleurs de l'automne ou du printemps qu'il poserait sur sa toile. Ce que je cherche plus que jamais, c'est d'exprimer le dedans, la profondeur des choses, tout en considérant l'extérieur. À travers sa couleur et sa transparence, la peau raconte tout de nous, elle dévoile nos forces et nos fragilités. Je crois en un incessant va-et-vient extraordinaire entre l'intérieur et l'extérieur du corps humain.

Tes propos m'évoquent la phrase de Paul Valéry : "Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau."

KARMA

Je ne sais pas si le mot te parle, mais je pensais à la notion de karma, du "c'est écrit là-haut", du Jacques le Fataliste de Diderot. Il me semble que dans ta vie, il y a eu une part de karma assez incroyable…

Tu veux dire le destin, n'est-ce pas ?

Oui. Évidemment, il y a la rencontre avec le metteur en scène Patrice Chéreau, mais le karma, c'est déjà le fait que le gamin du Havre, qui aurait pu mal tourner, se découvre une vocation d'artiste, ce sont tes graves problèmes de santé, que tu as surmontés, mais cela passe aussi par une commande qui arrive pour la Corse et Vienne que nous évoquerons, alors que tu te demandais ce que tu allais faire. Il y a également une exposition magistrale au Mobilier national en octobre 2024, Perspective. *Quel regard portes-tu sur cette "bonne étoile" qui semble être bien placée au-dessus de toi ?*

Pour te dire la vérité, tout ce qui m'est arrivé, tous ces hauts et ces bas depuis toujours, je n'en reviens pas moi-même. Ma petite enfance, déjà, n'a pas été simple, pour la bonne raison que je n'ai pas été élevé par mes parents, séparés très jeunes par la violence de

la guerre et ses effets dévastateurs. J'ai été pris en charge par mes grands-parents paternels et maternels, dont l'éducation et les coutumes étaient opposées, ce qui provoquait chez moi une forme de déséquilibre : d'un côté, aucune règle, de l'autre, une rigueur excessive. Je pensais, jusqu'à mon adolescence, que plus j'irais loin dans mes expériences, plus je comprendrais quelque chose de la vie. Tu ne dors pas pendant trois jours, tu fumes du hasch, tu voles un peu, tu fais la manche, tu es un héros, un chef. Aujourd'hui, je réalise qu'au fond, puisque j'en suis sorti, tout ce que je considérais comme la liberté, et qui aurait pu être un piège fatal, a en réalité constitué une autre forme d'éducation, un apprentissage différent de l'existence. À dix-huit ans, j'ai eu la chance de rencontrer Charles Auffret, un grand artiste et un merveilleux enseignant, un passeur. Pourtant, malgré tout ce qu'il m'a appris, dit et redit, j'ai continué à traîner la nuit à Saint-Germain-des-Prés, à faire les quatre cents coups, à gaspiller mon temps en me croyant immortel. Un jour, le regard profond, un peu désemparé, Auffret m'a confié à la fin d'un cours de dessin : "Vous avez tort, Peduzzi, car vous tenez entre vos mains quelque chose d'assez rare, mais vous êtes en train de tout gâcher." Je n'ai cessé de penser à cette phrase. J'ai fini par quitter l'Académie Malebranche. Je n'avais plus rien à y faire, même si je savais que je n'oublierais jamais tout ce que Charles Auffret m'avait appris. Je ne me doutais pas que, quelques années plus tard, je lui demanderais de venir enseigner le dessin à l'École des arts décoratifs, que je dirigerais. Incroyable concours de circonstances : le cancre Peduzzi devient le "supérieur hiérarchique" de son maître. Quand je l'ai appelé pour lui proposer, j'ai perçu un grand sourire à travers

le téléphone suivi d'un "Ça alors !", puis soudain, il m'a dit : "Ça ne m'étonne pas, avec joie !" Après avoir quitté l'Académie, en août 1967, j'ai rencontré Marianne Merleau-Ponty au cours de vacances à Ibiza. Nous ne nous sommes plus quittés. Nous nous sommes vus, aimés et, finalement, sommes restés amis jusqu'à la fin de ses jours. Toute sa vie, Marianne a gardé le même enthousiasme, le même désespoir plein d'espoir ; elle est partie dans la fleur de l'âge, avec une élégance remarquable, compte tenu de la peur de la mort qui l'habitait. Il n'y a pas de hasard : beaucoup de mes amis refusent de se heurter à la vieillesse et à toutes ses déconvenues. La rencontre avec Marianne, et avec sa mère, Suzanne Merleau-Ponty, a changé ma ligne d'horizon, ma façon de voir et d'appréhender le monde. Son père, Maurice Merleau-Ponty, le grand philosophe, était mort depuis à peine deux ans. Nombre de ses élèves et de ses amis se retrouvaient souvent chez Suzanne pour dîner. Je pense aux philosophes J.-B. Pontalis et Claude Lefort, à l'actrice Sylvia Bataille, et au musicologue René Leibowitz. Je n'avais pour moi que la jeunesse, n'ayant pas vraiment fait quoi que ce soit de convaincant. Je disais que j'étais peintre. Ils voulaient tous voir ma peinture. Je ne savais pas comment esquiver cette proposition…

Puis, il y a eu la rencontre avec le costumier Jacques Schmidt…

Oui, c'est Jacques qui m'a présenté à Patrice Chéreau. Ils avaient commencé à faire du théâtre ensemble au lycée Louis le Grand avec les metteurs en scène Jean-Pierre Vincent, Jérôme Deschamps et Pascal Ortega. Jacques Schmidt était un grand costumier

de théâtre. Sur les conseils et avec les recommandations de Suzanne, j'ai pris rendez-vous avec lui et, un beau matin, je me suis retrouvé à la porte de son appartement-atelier. Il m'a tout de suite proposé de faire un stage chez lui, il était en pleine préparation d'un spectacle avec Patrice Chéreau, *La Neige au milieu de l'été* de Kuan Han-ching. Il y avait autour de lui un tas de jeunes qui l'assistaient, j'en ai repéré deux ou trois que j'avais croisés à Saint-Germain-des-Prés et qui visiblement ne voyaient pas mon arrivée de très bon augure : "Méfie-toi de ce type, on l'a tout le temps vu traîner, il n'est pas recommandable, il faut faire gaffe, c'est un peu un voyou", avaient-ils chuchoté à l'oreille de Jacques. Je ne regrettais rien, au fond, de ma vie d'avant, mais j'avais décidé d'abandonner cette part de moi-même et je craignais que cette mauvaise réputation ne nuise à mon travail. Heureusement, Jacques était au-dessus de ces ragots : "Dis donc, tu en as fait des bêtises", me disait-il en riant. Ce à quoi je répondais "oui mais maintenant, c'est terminé". J'ai travaillé avec lui pendant un certain temps, nous nous entendions bien. J'ai beaucoup appris à ses côtés, même si le métier de costumier n'était pas fait pour moi. Je regrettais de ne plus avoir le temps de peindre ni de dessiner, une passion qui ne me quittait pas. J'ai exprimé à Jacques mon désir de participer à la création d'un décor. Il m'a proposé de me présenter à Chéreau. Il a organisé une rencontre à Sartrouville. La suite de cette histoire est désormais bien connue : des décennies d'amitié, de complicité et de luttes communes. J'ai rapidement signé les décors de ses mises en scène. Je n'en revenais pas. Le manque de formation, d'éducation, me poussait à croire que j'avais juste eu la chance de réussir, comme lorsque l'on